

# Chronique Bourgeoise

PIÈCE EN HUIT  
PHOTOGRAPHIES  
ET AUTANT  
DE TABLEAUX

# SUJET

Dans les années 50, pris entre l’empreinte d’une guerre et le désir de reconstruction du pays, quelques bourgeois français, loufoques et débridés, se retrouvent épisodiquement en Normandie, dans une maison de bord de mer. L’action se déroule sur la terrasse.

# PERSONNAGES

**MADAME TALMONT** - domestique

**RAYMOND** - industriel

**ANDRÉ** - poète

**MAURICE** - industriel

**AUGUSTIN** - industriel

**ADRIEN** - rentier dandy

**SOLANGE** - héritière, épouse d'André

**MADELEINE** - allemande, épouse de Maurice

**CHARLOTTE** - maîtresse d'Adrien

**SUZANNE** - bourgeoise esseulée

*«Chronique Bourgeoise» a été créée en 2009. La pièce est enregistrée au répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques*

## PHOTOGRAPHIE 01

**RAYMOND** 1958. Les idéaux reçus de nos pères ne seront pas légués à nos fils. Le monde est versatile. L'équilibre des marchés, complexes. L'occident se noie dans une marée de pitrerie. Les grands magasins vomissent sur leurs trottoirs autant de propagandes que la mer rejette d'écume. Diantre de fichtre ! Voilà que je goûte au bonheur d'être riche.

## PREMIER TABLEAU

**TALMONT** C'est mon jour de repos, alors je viens prévenir. La table est prête. Vous n'aurez plus qu'à réchauffer.

**SOLANGE** Pourquoi est-ce que c'est à moi que vous vous adressez ? Ne le prenez pas mal, je m'explique. Si c'est à moi que vous vous adressez et que les autres, je veux dire mes amis, entendent que c'est à moi que vous vous adressez, à votre avis, que va-t-il se passer ? Je vais vous le dire. Ils seront persuadés que c'est à moi de le faire réchauffer ce repas, puisque c'est à moi que vous vous êtes adressé. Vous saisissez ? Ils n'y verront pas là le fruit du hasard. Non, au contraire, ils s'imagineront que vous vous êtes adressé à moi... intentionnellement.

**MADELEINE** Soyez tranquille madame Talmont, elle fera ça très bien. Bonne journée.

**SOLANGE** Si vous imaginez que je vais me déguiser en soubrette...

**MADELEINE** La ferme.

**TALMONT** Vous prendrez le vin qui est à la réserve. Il vous faudra le chamber. La tarte aux groseilles est déjà sous cloche. Vous ne jetterez rien. Les restes, c'est pour Simone.

- MAURICE**            Merci madame Talmont, ça va aller.
- RAYMOND**            Madame Talmont ? Une question qui me pique... Comment allez vous occuper cette journée de repos ? Vous n'êtes pas obligée de répondre, bien sûr.
- TALMONT**            Je vais voir mon frère.
- MAURICE**            Sauf votre respect... Et le respect de votre frère que je n'ai pas connu mais... On dit qu'il serait mort.
- TALMONT**            Justement, je vais le voir.
- CHARLOTTE**            Allez-vous-en madame Talmont. À demain.
- SOLANGE**            Pourquoi c'est à moi qu'elle s'adresse à chaque fois qu'elle s'absente ? Pourquoi c'est vers moi qu'elle vient dès qu'il faut aider à porter quelque chose, à plier quelque chose, à laver quelque chose... J'en ai marre. J'ai une tête de boniche ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? J'en ai marre.
- SUZANNE**            Elle a raison, c'est drôle qu'elle prenne toujours Solange à parti.
- MADELEINE**            Oui, comme tu dis, c'est très drôle.
- SUZANNE**            Moi je n'ai rien contre. Elle se débrouille très bien.
- CHARLOTTE**            Au fond d'elle-même, elle doit y prendre un certain plaisir. C'est vrai, entre nous, on dit bien que les plus pauvres, en cachette, imitent les plus riches, reproduisent leurs gestes, leurs façons de parler, leurs conversations, s'inventent une élégance avec un bout de tissu... Et bien, dans une certaine mesure, l'inverse doit être vrai aussi.
- RAYMOND**            Madame Talmont n'est pas une « très pauvre », bien que Solange soit une « très riche ».

**ADRIEN** Disons que pour Solange madame Talmont est une très très pauvre.

**MAURICE** Le fantasma de la pauvreté. On aura tout entendu ici.

**ANDRÉ** En revanche, le fantasma de la soubrette a toujours existé. Bien avant celui de l'infirmière ou de la maîtresse d'école... Ou de la bergère. Mais ce sont des fantasmes plutôt masculins.

**MADELEINE** C'est moi qui ai dit à madame Talmont de s'adresser exclusivement à Solange.

**MAURICE** Quelle idée ?!

**MADELEINE** Madame Talmont et moi avons de temps à autre des « tête-à-tête ». Elle me comprend. Et je crois la comprendre aussi. Ça nous rapproche, comme qui dirait. Alors un jour, profitant de notre intimité, je lui ai demandé « ça », pour Solange.

**MAURICE** Comme ça ?

**AUGUSTIN** On ne fait jamais rien « comme ça ». Surtout Madeleine. Elle n'aime pas Solange.

**MADELEINE** Elle m'agace. Elle est comme un chien qui tourne toujours sans jamais trouver sa place... ni son maître. Alors, lorsqu'elle est dans mon champ de vision, ça me remplit de tristesse. Madame Talmont ne s'acharnerait sur personne sans qu'on le lui demande.

**CHARLOTTE** Tu es vraiment dégueulasse.

**AUGUSTIN** C'est cocasse.

**MADELEINE** Ah ! Qui me parle ? Serait-ce mon époux ?

**AUGUSTIN** Raymond ?

- RAYMOND** Augustin ?
- AUGUSTIN** Un crawl ?
- RAYMOND** Je ne crawlle pas, je brasse.
- MADELEINE** Oh ! Tu t'en vas mon Gustin.
- RAYMOND** André ?
- ANDRÉ** Je coule. Désolé
- AUGUSTIN** Tu porteras les serviettes.
- ANDRÉ** Chiche.
- RAYMOND** Adrien ?
- ADRIEN** Allons, amis, offrir nos corps nus à la mer déchaînée.
- RAYMOND** C'est vrai, quand je crawlle je suis tout de travers ; par contre à la brasse je suis très fort.
- AUGUSTIN** Extraordinaire
- ADRIEN** Ma douce, tu accompagnes ?
- CHARLOTTE** Va, mon canard... avant que je te plume.

— *Les hommes partent, sauf Maurice.* —

**SUZANNE** Messieurs, serrez les fesses.  
Les vagues sont énormes à cette saison.



**MADELEINE** Pourquoi est-ce qu'il faut sans cesse être abandonnée des hommes ? Pourquoi ce manque chronique de considération ? Quelque soit la circonstance, ils s'arrangent pour nous faire un peu mal.

CHRONIQUE BOURGEOISE

**MADELEINE** Maurice ! Tu n'as pas envie d'un café brûlant ?

**MAURICE** Volontiers. Solange !

**MAURICE** C'est pour vous prouver que nous n'avons pas besoin de vous. *Solange regarde le regard noir. Elle sort. —*

**MADELEINE** Pour « nous » prouver.

**CHARLOTTE** Pour « vous » prouver.

**SUZANNE** Si on parlait politique. C'est sexy la politique.

**MAURICE** Et si on ne parlait pas... du tout.

— Silence. Madeleine entonne « Les feuilles mortes ». \* —

**MADELEINE** Oh ! Je voudrais tant que tu te souviennes. Des jours heureux où nous étions amis. En ce temps là la vie était plus belle. Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.

**MADELEINE ET SUZANNE** Les feuilles mortes se ramassent à la pelle. Tu vois, je n'ai pas oublié.

**MADELEINE, SUZANNE ET CHARLOTTE** Les feuilles mortes se ramassent à la pelle. Les souvenirs et les regrets aussi. Et le vent du nord les emporte. Dans la nuit froide de l'oubli. Tu vois, je n'ai pas oublié. La chanson que tu me chantais...

— Solange apparaît. —

**MADELEINE, SUZANNE, CHARLOTTE, SOLANGE** C'est une chanson qui nous ressemble. Toi tu m'aimais et je t'aimais. Et nous vivions tous deux ensemble. Toi qui m'aimais moi qui t'aimais.

**SOLANGE** — seule et enthousiaste. Mais la vie sépare ceux qui s'aiment...

**Note**

« Les feuilles mortes » (Prévert, Kosma)

**MADELEINE** Maurice ! Tu n'as pas envie d'un café brûlant ?

**MAURICE** Volontiers. Solange !

— Solange s'arrête. Regard noir. Elle sort. —

## PHOTOGRAPHIE 02

**MAURICE** Le matin du 15 mars 1953, je suis debout sur ma terrasse. Je surplombe la capitale. J'ai un café à la main. Le Times est posé sur la desserte. Je suis en robe de chambre et j'attends que le jour se lève. J'allume ma première cigarette. Pendant que je fume je dois décider de quoi ma journée sera faite. C'est ainsi chaque matin. Mais ce matin du 15 mars 1953, je n'arrive à rien. En regardant le ciel changer progressivement de teintes, je pense aux anges et aux démons qui vivent là-haut. Je pense à Staline et à Prokoviev, morts tous les deux à Moscou il y a 10 jours. Je pense à tous les anonymes qui mourront aujourd'hui. Puis, je me demande combien de temps il me reste à vivre. Je me surprends à sourire. J'ai trouvé. Je sais comment occuper cette journée. Ils ne me refuseront pas ça. De toute façon, nous ne nous refusons jamais rien, c'est plus simple. D'excitation j'allume une cigarette et je prends le téléphone. J'appelle Augustin qui appellera André qui appellera Adrien qui appellera Raymond. Dans moins de deux heures nous serons tous ensemble, le caleçon dur comme la pierre, la pointe des seins tendue vers le ciel, et nous profiterons de la vie.

## DEUXIÈME TABLEAU

**CHARLOTTE** Tu as envie ?

**RAYMOND** J'ai envie.

**CHARLOTTE** Alors ?

**RAYMOND** J'ai envie et c'est tout. On s'arrête là.

**CHARLOTTE** Moi j'ai très envie. J'ai très très envie. Alors je te propose la chose suivante...

**RAYMOND** Non.

- CHARLOTTE** Disons que je n'ai rien entendu. *I repeat for you :*  
Je te propose donc la chose suivante...
- RAYMOND** C'est impossible. C'est comme ça. Ce n'est pas conforme.
- CHARLOTTE** Je dirai à tout le monde que tu me fais des propositions.
- RAYMOND** Tu ne ferais pas ça. Et puis tout le monde s'en fout.
- CHARLOTTE** *Look at me please.*
- RAYMOND** Hummm!
- CHARLOTTE** Prends-moi!
- RAYMOND** — *bas.* Marie-Odile... Merde, ce n'est pas Marie-Odile...
- CHARLOTTE** Prends-moi où je hurle! Je hurle.
- RAYMOND** C'est bon, c'est d'accord, je te prends.
- CHARLOTTE** Presse-toi, *and fuck me! Fuck me! Fuck me!*
- RAYMOND** Bon dieu j'arrive je te dis je suis à toi mais calme toi tu veux bien.
- CHARLOTTE** Plus vite. *Go! Go!*
- RAYMOND** Je fais de mon mieux.
- CHARLOTTE** J'ai envie. *I want you here!*
- RAYMOND** Tu vas voir ce que tu vas prendre ma belle!

— *Raymond, collé au dos de Charlotte, est en « marcel »  
et le pantalon en bas des jambes lorsqu'Augustin apparaît.* —

- CHARLOTTE**      Quelle surprise. Vous arrivez tout juste ?
- AUGUSTIN**      À point. Raymond.
- RAYMOND**      Augustin.
- AUGUSTIN**      Madeleine est restée dans l'auto. Elle dort. Les voyages la fatiguent.  
À moins que ce ne soit l'alcool.
- CHARLOTTE**      Je m'en occupe. Je vous laisse entre hommes.
- AUGUSTIN**      Raymond ! Raymond ! C'est plus fort que toi, hein.
- RAYMOND**      T'es gentil, parle moi d'autre chose.
- AUGUSTIN**      Fais attention Raymond. C'est à Adrien. Et tu le connais, s'il apprend  
que tu te cognes sa bourgeoisie, il est capable de te la refiler. Ne fais pas cette tête.
- RAYMOND**      Elle savait que vous veniez ? — *bas.* La salope
- AUGUSTIN**      Comment va ton affaire ?
- RAYMOND**      Mal. J'ai des impayés et des ouvriers syndiqués.
- AUGUSTIN**      La poisse.
- *Madeleine apparaît au bras de Charlotte* —
- AUGUSTIN**      Ah ! Mes toutes belles !
- MADELEINE**      Bonjour Raymond. Tu sens bon.

**CHARLOTTE** Il sent l'homme.

**MADELEINE** L'homme qui sent l'homme ne sent pas toujours bon.

**AUGUSTIN** Elle dit ça pour moi.

**MADELEINE** Raymond depuis toujours il sent bon. Il n'y a que nous ?  
On va terriblement s'ennuyer.

**AUGUSTIN** Madeleine s'ennuie quand nous sommes trop nombreux, et elle s'ennuie si nous ne le sommes pas assez.

**MADELEINE** Tu me connais vraiment bien mon Gustin. — à *Raymond*. — Ta braguette est ouverte, si je puis me permettre. Je vais m'asseoir un peu je crois.  
— à *Augustin*. — Bichon tu veux bien t'occuper des bagages.

— *Augustin sort. Charlotte se tient aux côtés de Madeleine. Elles observent Raymond.* —

**MADELEINE** Tu t'intéresses à Charlotte ? Elle me l'a dit.

**RAYMOND** — *bas*. La salope.

— *Il sort.* —

## PHOTOGRAPHIE 03

**CHARLOTTE** Printemps 57. Deauville est sur son 31. Adrien... aussi. Paris est prospère. Adrien... aussi. Une brise légère me caresse le bas du dos. Adrien... aussi.

## TROISIÈME TABLEAU

— *Tous sont réunis, des cadeaux à la main ou dissimulés. Ils attendent Suzanne.* —

**ANDRÉ** Je la vois, là, dans le coin. Suzanne!

**SOLANGE** Arrête.

**ANDRÉ** Vu! Suzanne, peau d'âne! Mauvaise planquette.

**RAYMOND** André, nom de dieu, ta gueule.

**ANDRÉ** Toi même!

**SUZANNE** Tiens, vous êtes là? Tous, extraits des tentacules parisiens. Parissss! Capital, essentiel. Ses boulevards, ses artères. J'ai l'impression que cette ville m'aspire toute entière, réellement, jusqu'à me vider de toute substance. J'ai la poitrine un peu lourde avec cette moiteur. Je suis comme dans la cage ferrail-lée d'un petit ascenseur. J'étouffe, je transpire et c'est déplaisant. D'où vous êtes vous ne pouvez rien voir mais je sais, parce que je le connais, qu'un agacement conséquent s'installe subrepticement en moi. Mauvaise sensation. Vive l'extase, plutôt. Lentement déglutir est le seul remède. Aujourd'hui est un jour différent. Aucune ressemblance avec rien ni personne; si l'on considère que le jour puisse être quelqu'un. Une date comme un clou dans la tête. À chaque jour un temps qui s'écoule. L'Histoire a lieu et suit son cours. Avec ou sans nous, quelle importance. Aujourd'hui mis à part. Exception faite de ce samedi 27 avril. Vous auriez pu ne pas venir, vous savez. Rester chez vous. Chacun chez soi. Je ne sais pas, weekend chargé, surchargé,

débordant de charges. Vous occupez, vous auriez pu. Vaquer à de l'occupatif. Vous aviez à faire, c'est sûr. Des affaires importantes et qui vous tenaient à cœur, au moins. Vous auriez du faire, entreprendre, « *Ne pas remettre à plus tard car il sera trop tard.* » C'est un bon principe en principe. Après on est tenu de se forcer. Et quand on se force on est plus soi-même. On est habité par une sorte d'étranger, un autre qu'on méconnaît totalement. Mais force est de constater que vous n'aviez rien de mieux ce jour à vous mettre sous la main que l'invitation grotesque que je vous envoyâtes, par convenance, un soir de souffrance solitaire, et dans laquelle je vous confiai l'idée de vous réunir le jour où ma mère me mit au monde.

— Solange s'éclipse, courbée et les jambes serrées —

**ANDRÉ**                    Où tu vas-tu ?

**SOLANGE**                C'est organique.

**SUZANNE**                Et vous êtes là. Vous avez fait le déplacement. Vous avez roulé jusqu'à moi. Une formalité quand on possède, et un véhicule à carburant, et le carburant. Et vous êtes beaux. Ça se dit. Et qu'est ce que cela signifie ? Que vous êtes ici, et pas à Tataouine. Rien d'autre. Ça ne signifie rien d'autre. Moi, je suis arrivée, plus tôt, hier, avec le soleil. Juste lui et moi, pendant quelques heures. J'ai trente cinq ans messieurs dames. J'ai trente cinq ans. J'ai vérifié plusieurs fois l'année. J'ai refait mes comptes. Une erreur est si vite arrivée, un défaut de calendrier, une année gratuite. Non, tout est en ordre. Trente cinq, pile. Et je les fais. Je les ai, donc je les fais. Pas d'histoire.

**MADELEINE**            Alors, on trinque ?

**AUGUSTIN**              Joyeux anniversaire Suzanne, joyeux...

— Le chant, très peu suivi, retombe aussitôt —

**MAURICE**                Les cadeaux, on te les donne ou on les brûle ?

**SUZANNE** Qu'est-ce que j'y peux? Plus de trente quatre. Ni de trente deux, ni de vingt huit, ni de dix neuf, ni de quinze. Je n'ai pas pu les retenir. Toutes ces années qui se tapissent dans l'ombre, aux tréfonds de ma mémoire... Ça me fiche en l'air. Quelqu'un me prend dans ses bras?

— *Maurice s'approche de Suzanne. Il l'enlace. Une file indienne se forme pour enlacer Suzanne.* —

**AUGUSTIN** Champagne!

**RAYMOND** Musique!

**MADELEINE** Champagne!

— *Raymond s'approche du gramophone et met le disque « avant d'être capitaine »\*.*  
*Augustin distribue des cigares, Madame Talmont apporte le champagne. Une piste s'improvise.*  
*Suzanne et Raymond dansent très serrés. Ils s'embrassent et se caressent sans retenue.* —

**Note**

« Avant d'être capitaine » (Gabriello, Alongi) orchestre sous la direction de M. Jacques Janin



## PHOTOGRAPHIE 04

**ANDRÉ** En 1954, quand une poule donne un œuf, on remercie le ciel d'avoir inventé la poule, sans laquelle il n'y aurait pas d'œuf. En 1954, quand un coq veut une poule, il claque des doigts et la poule arrive. En 1954, si après avoir usé ses doigts à les claquer, aucune poule ne vient, le coq peut toujours entrer dans un poulailler, payer comptant, prendre la poule de son choix et repartir la crête en l'air. En 1954, tant que la poule fera des œufs, il y aura toujours des coqs pour se payer des poules. Et des poules pour profiter des coqs.

## QUATRIÈME TABLEAU

**CHARLOTTE** Adrien est parti vivre à New-York quelques temps. Il dit que l'air américain est meilleur pour son teint. Il dit que je suis encore trop jeune pour comprendre. Il dit que je dois profiter des hommes tant qu'il y en a encore. Il dit qu'il a rencontré une femme qui me ressemble, et une autre qui ne me ressemble pas. Il dit qu'un pays qui n'a pas d'Histoire c'est plus simple à vivre. Il dit qu'il aime le jazz et les lasagnes.

**ANDRÉ** Louis, Miles, Duke, le Cotton Club...

**AUGUSTIN** Tu aurais dû partir avec lui. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

**CHARLOTTE** Il m'a dit qu'il allait faire un tour. Je ne pouvais pas deviner. Il m'a appelé le lendemain soir pour me prévenir qu'il ne fallait pas compter sur lui pendant quelque temps. J'entendais des klaxons et des sirènes derrière lui. Je lui ai demandé où il était. Il m'a dit New-York. J'ai dit New-York? Il m'a dit oui New-York. J'ai dit qu'est-ce que tu fais à New-York? Il m'a dit rien de particulier je me promène. J'ai dit tu ne pouvais pas te promener en bas de l'immeuble dans le square comme tout le monde? Il m'a dit qu'à New-York aussi il y avait des squares. Et qu'à New-York aussi il y avait du monde. J'ai dit heureusement que tu as pris ton imper il paraît qu'il pleut parfois à New-York. Il m'a dit oui je sais. J'ai dit bon ben au revoir.

Il m'a dit bonne journée. J'ai dit on est le soir. Il m'a dit ah oui pardon et il a raccroché. C'était il y a un mois. Hier matin j'ai reçu sa lettre.

**SUZANNE** Vas le rejoindre, ton Adrien.

**CHARLOTTE** Quitter Paris ? Toute seule ?

**SOLANGE** Partir sans bagage, hop à l'aventure. Seule et nue à travers le monde. Les pensées exaltées et la raie des fesses ouverte à tous vents.

**TALMONT** Monsieur Maurice, je suis prête.

**MAURICE** Ah oui, je vous avais oublié.

**TALMONT** Le marché ferme à 11h.

**MAURICE** Je vous donne les clés.

**TALMONT** Je ne conduis pas.

**MAURICE** Vous verrez ce n'est pas très compliqué.

**SUZANNE** Elle te dit qu'elle ne conduit pas.

**MAURICE** Et alors, elle peut quand même essayer, non.

**RAYMOND** Je vous emmène.

**TALMONT** C'est monsieur Maurice.

**MAURICE** Quoi, c'est monsieur Maurice !  
Là, il y a monsieur Raymond qui remplace monsieur Maurice.

**TALMONT** Ce qui est dit est dit.

**MAURICE** C'est bon. Le premier qui rit...

**TALMONT** On passe prendre Simone. C'est sur le chemin.

**MAURICE** Simone, Yvonne, Thérèse, toutes vos copines...

**TALMONT** Je ne connais pas d'Yvonne. Et Thérèse elle est à l'hôpital.

— *Maurice sort, suivi de Madame Talmont. Silence, puis rire général.* —

**MADELEINE** Maurice fait sa tête de cochon. Hein, mon Maurice.  
Hein mon cochon.

— *Maurice réapparaît.* —

**MAURICE** Madeleine! — *Silence* — Merde!

— *Maurice sort. Les rires reprennent.* —

## PHOTOGRAPHIE 05

**SOLANGE** En 38, mon père avait une petite affaire de pièces détachées. Trois ouvriers qualifiés, plus mon père. Ma mère faisait la potiche à la porte de l'atelier. Elle avait le béguin pour Luis, le clandestin à la peau brune. En 39, quatorze ouvriers, pas tous qualifiés, plus mon père, derrière un bureau. Et ma mère devant la porte de l'atelier. Cette fois c'était pour François, un gars taillé comme un arbre. En 42, cent douze ouvriers, dont quatre vingt neuf étaient des femmes, plus mon père. La petite affaire sous-traitait pour l'état, section armement. Ma mère contrôlait les entrées et sorties, surtout celles de Jules et de Constance. Depuis peu, elle donnait dans les deux camps. En 46, retour à la pièce détachée, quatre cent cinquante deux employés, plus mon père en 3 pièces impeccable. Les commandes avec l'étranger, les investissements, les capitaux, les amants de ma mère... En 55, mille sept cent vingt trois hommes pour quarante femmes. La libido de ma mère implose un soir de beuverie. Elle laisse mon père, seul et riche. Puis mon père me laisse, seule, et encore plus riche.

## CINQUIÈME TABLEAU

**TALMONT** Vous êtes saoule, madame.

**MADELEINE** Vous devriez essayer.

**TALMONT** Ça m'arrive.

**MADELEINE** C'est curieux, vous ne paraissez pas déprimée.

**TALMONT** Je ne bois que pour le plaisir de l'ivresse.

**MADELEINE** Amusant. Je vais y réfléchir.

**TALMONT** Pour vous, c'est trop tard.

**MADELEINE** Et pourquoi ça, voulez-vous ?

**TALMONT** Je n'en sais rien.  
Je dis ce qui me passe par la tête, ne faites pas attention. Je peux débarrasser ?

**MADELEINE** Débarrassez ce qu'il vous plaira. Débarrassez la plage de son sable. Débarrassez la mer de son eau. Débarrassez le ciel de ses étoiles. Débarrassez-vous de moi si je vous ennuie.

**TALMONT** Vous dormirez dehors ou dans votre chambre ?

**MADELEINE** Je n'aime pas être dans ma chambre. Mon mari ronfle fort et transpire beaucoup. On dirait que le lit lui appartient entièrement. À Paris, dans notre immeuble, nous avons chacun notre chambre, ce n'est pas la même chose vous comprenez. Pour ce qui est de passer la nuit dehors, comment dire, je suis peureuse je crois. Il me manque les murs. Alors que faire ? C'est insoluble.

**TALMONT** Vous pouvez ne pas dormir.

**MADELEINE** Oui, j'ai expérimenté ce que vous dites. Je n'y arrive pas. À un moment donné, « toc », je sombre. C'est plus fort que moi. Même pendant la guerre, les soirs de bombardements, tout le monde avait les yeux grands ouverts, prêts à mourir, et moi non. Sans doute alors que je n'étais pas prête à mourir, qu'en pensez-vous ?

**TALMONT** Allez-vous coucher.

**MADELEINE** Est-ce que vous les entendez encore, vous, les bombardements ?

**TALMONT** Il m'arrive d'y penser mais je ne les entends plus.

**MADELEINE** Où étiez-vous en 39 ?

**TALMONT** Ici. Je n'ai jamais bougé.

- MADELEINE** Est-ce que les soldats allemands ont réquisitionné la maison ?
- TALMONT** Non.  
Une seule fois un Bosch a dormi dans le salon, avec ma sœur. Enfin, je veux dire, un soldat allemand. Il est parti le matin.
- MADELEINE** Avec votre sœur ?
- TALMONT** Lui, c'était un trouffion. Elle, ce qui l'intéressait, c'étaient les officiers, les commandants.
- MADELEINE** Alors elle a trouvé un commandant ?
- TALMONT** Elle a trouvé la syphilis en 42 elle est morte en 43. Je peux ?
- MADELEINE** C'est triste.
- TALMONT** C'est comme ça. Elle l'a cherché.
- MADELEINE** Vous pensez qu'elle a été punie de coucher avec des allemands ?
- TALMONT** Non.
- MADELEINE** C'est ce que vous pensez. C'est ce que tout le monde aurait pensé à votre place.
- TALMONT** C'est de l'histoire ancienne.
- MADELEINE** L'histoire... Nous sommes l'Histoire. On ne peut rien oublier.
- TALMONT** Je dois aller préparer la volaille pour demain. Bonne nuit.

— *Adrien apparaît, une topette à la main.* —

**ADRIEN** Charlotte a vomi dans les escaliers. Ça empeste.

**MADELEINE** Charlotte est une petite nature. Elle ne sait pas boire.

**ADRIEN** Madame Talmont, vous voulez bien...

**TALMONT** Je sais ce que j'ai à faire.

— Elle sort. —

**MADELEINE** Viens t'asseoir là. Et donne m'en un peu.

— Adrien s'assoit en face de Madeleine et lui tend sa topette. —

## PHOTOGRAPHIE 06

**ADRIEN**

Indubitablement le soleil pique au printemps autant que la neige brûle en hiver. Néanmoins la valeur sûre de l'automne offre à nos yeux une myriade de couleurs, qui s'étend du jaune pourpre au gris vert. Une belle saison en somme. Cette année là, le grand absent, c'était l'été. 1956 aura été une année sans été. « *Une année sans tête* », m'a dit Lucien, le garçon coiffeur, pour qui la saison chaude annonce son lot de conquêtes féminines. En mai déjà, la pluie incessante a fait se rhabiller les moins frileux. On aurait dû se méfier. Y voir un signe. Juin fut catastrophique. Pas moyen de pisser dehors. Juillet, personne ne l'a vu. Quant à Août on n'a rien pu lui reprocher il a toujours été dégueulasse. Disons que pour cette fois, ce n'était pas pire. Et tant bien que mal, un peu à l'image d'un tacot brinquebalant qui vit ses dernières heures, on est arrivé en septembre, épuisés d'un été sans été.

## SIXIÈME TABLEAU

— *Le gramophone crachote \*« La valse du carillon »\**.

*Charlotte et André disputent une partie d'échec, sous l'œil expert de Raymond.*

*Les autres lisent la presse, sirotent une liqueur, se prélassent...*

*Augustin, lui, jette les dernières notes sur un carnet. —*

**AUGUSTIN**

Je vous lis :

- Mes chers collègues, mes chers partenaires, mes chers collaborateurs...

— *Il va au gramophone et le coupe.*

*Réactions d'indignations. Imperturbable, il reprend. —*

**AUGUSTIN**

Je vous lis :

- Mes chers collègues, mes chers partenaires, mes chers collaborateurs. Vous n'êtes pas sans savoir que le monde bouge, que le monde change. Et que nous sommes les fondateurs de son perpétuel mouvement. - C'est une jolie formule, j'aime bien.

**Note**

« *La valse du carillon* » Orchestre Marius Brun



**RAYMOND** J'aurais dit : « mouvement perpétuel » au lieu de « perpétuel mouvement ». Mais c'est comme tu veux. C'est toi qui choisis.

**AUGUSTIN** Oui c'est intéressant. Donc je poursuis. - Vous le savez, chacun d'entre nous est un maillon, une cellule vivante, une pierre de l'édifice. - Là je laisse un silence, court.

**MADELEINE** C'est bien mon Gustin

**AUGUSTIN** Et j'attaque.  
- Et il suffit d'un seul pour déséquilibrer et remettre en cause les efforts de tous. Pour affaiblir nos convictions et anéantir nos motivations... -

**CHARLOTTE** Anéantir ?

**AUGUSTIN** — *Il cherche le mot juste* — Assombrir. Assombrir nos motivations.  
- Dois-je vous rappeler que nous sommes les survivants d'une guerre qui a laissé derrière elle un pays dévasté. Qu'elle a entraîné la mort de nos frères, de nos cousins, de nos fils, de nos voisins. Et que, si nous sommes debout aujourd'hui, c'est pour participer de toutes nos forces à la reconstruction de notre belle nation. Il n'est pas question d'intérêts personnels, d'enrichissement à n'importe quel prix. Il est question de devoir. De devoir et de mémoire. -

**ADRIEN** Tu crois à ce que tu dis ?

**AUGUSTIN** En partie.

**ADRIEN** Oui, en partie.

**AUGUSTIN** Alors, pardonnez ma colère et comprenez ma stupeur lorsque j'apprends, par le plus pur des hasards, lors d'un dîner de gala où l'on me plaça à côté du préfet, que notre autorisation d'agrandissement est tout simplement refusée. Fort de mon hébétude...

**ANDRÉ** Hébétude. Et je t'imagine : « hébété ».

**AUGUSTIN** Fort de mon hébétude, je m'enquis aussitôt de connaître la raison du refus. Et là, on me répond que le dossier est incomplet et que la procédure n'a pas été respectée - Alors là je me lève... - Voulez-vous bien, mon cher Mansard, nous éclairer sur la situation. - Mansard, c'est lui qui est responsable du dossier et là, normalement il doit de sentir très mal. Très très mal.

**MAURICE** Pourquoi ça ?

**AUGUSTIN** Parce qu'il fait des conneries plus grosses que son cul et qu'on le soupçonne depuis quelques mois de faire joujou avec la trésorerie. Ce qui veut dire qu'il n'est pas le seul impliqué. Il y a aussi Grégoire et Lonferrand.

**SUZANNE** Grégoire ?! Le beau Grégoire ? Un garçon si poli ? Est-ce pensable ?

**AUGUSTIN** Je vais les coincer. Je vais me les faire ces trois-là. Je vais leur pourrir la vie jusqu'à ce qu'ils en crèvent.

**MADELEINE** Mamour..

**MAURICE** Et si tu faisais erreur.

**AUGUSTIN** Non non. Pas d'erreur possible. D'ailleurs Mansard a le couillomètre à zéro quand je le croise. Ça c'est une preuve.

**ADRIEN** Qui n'a pas le couillomètre à zéro quand il te croise. Tu es une grosse brute. Souvenez-vous ce pauvre contremaître qu'il a mis à pied pour lui avoir tenu tête à propos d'une histoire de délai de production.

**AUGUSTIN** C'était un incapable !

**MAURICE** « *Je refuse d'avoir affaire à des incapables.* » Je te cite.

**RAYMOND** N'empêche que l'incapable dont il est question a trouvé le lendemain une place chez Levassu-Guérin. Et aujourd'hui il roule en traction décapotable.

**AUGUSTIN** Si Levassu-Guérin embauche des imbéciles-incompétents, qu'est-ce que j'y peux ? Ce n'est pas tout de même pas mon affaire. En attendant, Mansard, Grégoire et Lonferrand, ceux- là, ils ne seront récupérés par personne, tu peux me faire confiance. Tricards de l'industrie.

**MAURICE** Et si tu faisais erreur.

**AUGUSTIN** Je ne fais pas d'erreur. Pas « ça ». Tous les membres du conseil sont prévenus. Lundi à 8h, on les dégomme. À 10h ils seront déjà remplacés, à 12h on trinque à leur déchéance et à 14h on continue comme si de rien n'était. Ils ne vont quand même pas nous emmerder longtemps.

**MAURICE** Expéditif.

**AUGUSTIN** Les affaires.

**SOLANGE** Je rentre. J'ai un peu froid. Je dois couvrir un rhume.

**MADELEINE** Un rhum. Moi je dis : « couvrir un rhum. »

**AUGUSTIN** Je t'accompagne, veux-tu ?

**SOLANGE** Euh... oui, je veux...

— Solange sort, accompagnée d'Augustin. —

## PHOTOGRAPHIE 07

**ANDRÉ** 1952. Le 5 avril 1952. Ou 53. Mais le 5 avril c'est sûr. Veille du 6. C'était Noël. Du sable plein les souliers. On s'était fait un pique-nique sur le sable. À l'abri du monde. À l'abri des singes. Ça pue le singe. Comme la soie. Ça pue la soie ça empeste le pétrole. Je veux dire quand c'est de la fausse. On a mangé froid en hommage aux victimes de la faim. Mais bon quand on n'a pas vécu la situation c'est difficile de comprendre.

## SEPTIÈME TABLEAU

— *Solange et Augustin sont debout, l'un en face de l'autre.*

*Ils se donnent des coups de langue et des caresses.*

*Ils se reniflent, se tirent les habits, les soulèvent.*

*Tout ça provoque, et des sons gutturaux, et une danse étrange.*

*Madeleine les observe un moment. —*

**MADELEINE** — *à Augustin.* Tu n'auras pas d'autre femme que moi tu le sais. Et même si tu n'en as pas l'envie il faut te faire à l'idée. — *à Solange* — Tu lui rendrais service en lui disant que je suis belle au lieu de conne. Sais-tu que je ne fais plus bander mon monsieur de mari et que notre intimité le contraint à baisser les paupières plus basses que son pantalon. Ça reviendra. Ça revient toujours. Il faut faire l'effort. La vieillesse m'a prise, comme ça, au hasard. Et pas lui. Il en est persuadé. Il ne le dit pas il le crie. J'ai un cul et il ne sert plus. Sers-moi un verre. Un verre d'eau gazeuse.

— *Augustin sert un verre à Madeleine. Maurice apparaît, brandissant un appareil photo. —*

**MADELEINE** Oh! Maurice!

**MAURICE** C'est un Kodak les amis! Je me suis ruiné. Vous prenez la pose.

— *Mouvement général. Ils s'installent devant l'objectif.* —

**ANDRÉ** Attends je prends ma veste. Je prends ma femme.

**AUGUSTIN** — à *André.* Je prends ta femme.

**RAYMOND** Kodak, ça claque !

**MADELEINE** Si c'est pour la postérité je veux qu'il me sente tout près de lui.  
— à *Augustin* — Sers moi la taille, c'est du 38.

— *Apnée générale. Maurice prend un cliché.* —

**RAYMOND** Kodak, ça claque !

**MAURICE** Maintenant, les hommes seulement.

— *Les femmes s'écartent, les hommes prennent une nouvelle pose et attendent.* —

**MAURICE** Ah ! Attendez. C'est coincé, merde. Merde, un appareil tout neuf.  
Quelle saloperie !!

**ANDRÉ** Qu'est-ce qu'on fait ? On reste ?

**MAURICE** Merde, ça me rend fou ! Comment c'est possible ? ! Il est tout neuf !

**SOLANGE** Ne bougez pas. Ça va marcher.

**MAURICE** Non ça ne va pas marcher, il est coincé.

**SOLANGE** Mais si.

**MAURICE** Mais non. Il est coincé alors il ne peut pas marcher. Tu comprends dans ta tête.

**AUGUSTIN**           Rappelez moi quand ça marchera. — Solange ricane —

**MAURICE** ~~**AUGUSTIN**~~ Laisse, Solange, ce n'est pas pour rire.

**ANDRÉ**               Je te garde la place. — Silence —

**MAURICE**           Tu ne lui gardes rien du tout puisque cette saloperie ne prendra plus aucune photo nom de dieu !

**MADELEINE**       Détends toi Maurice.

**MAURICE**           Tu me fais chier, Madeleine. Je suis détendu.

**ANDRÉ**               Alors on joue aux échecs. Une petite partie.

**MAURICE**           Je rentre sur Paris.

**SOLANGE**           Ben pourquoi, tu arrives à peine.

**MAURICE**           J'arrive et je repars. Je fais ce que je veux. Ça gêne quelqu'un ?!

**AUGUSTIN**         Tu sais, le vendeur, ce n'est peut-être pas de sa faute.

**MAURICE**           La faute à qui alors ?! Au fabricant ? Peut-être bien.  
Seulement voilà, moi le fabricant je ne le connais pas. C'est le vendeur que je connais.  
Alors c'est lui qui prend la baffe. Je fais l'aller-retour.

**ANDRÉ**               Maurice, ton appareil.

**SOLANGE**           Je n'aimerais pas être le vendeur.

**MADELEINE**       Pourtant ça te ferait du bien.

— Solange ricane —

**AUGUSTIN**         Laisse, Solange, ce n'est pas pour rire.

— Silence —

## PHOTOGRAPHIE 08

**SUZANNE**            Abracadabra. 1951. L'année des goujats. Des bourgeois.  
Des petits pois. Des rutabagas aussi. Année des femmes de joie, des grands-mères  
en cabas, des cigares de Cuba, des «*marie couche-toi là*», des cinémas-sodas.  
Des mains sur mes bas. Mes bas en soie, en toi, en moi... Des moi en toi des moi  
en moi des toi en moi des toi en moi des toi en moi des toi en moi... Des vous en moi.

## HUITIÈME TABLEAU

**MADELEINE**        Ah ! On écoute André qui a quelque chose à nous dire. Vas-y.

**ANDRÉ**              Oui, merci. Un peu d'eau.

**MAURICE**          C'est grave ?

**CHARLOTTE**        André est devenu membre bienfaiteur d'une sorte de club de poètes,  
un cercle d'intellectuels, je n'ai pas très bien compris.

**MAURICE**          C'est grave.

— *Madame Talmont apparaît. D'un signe, Solange la fait taire.* —

**ANDRÉ**              Où sont-ce maudits petits corbacs et autres origoles funèbres  
Bout en terre hommes qui bavent à s'en traîner la langue austère  
Quand la gueuse à frivoles se démange et le téton et le derrière  
Grand bien leur fasse en tout sens et de fort belles manières

Oui j'en ai pétri des amies et jouer de la chaloupe  
Femme tigre Ô mon amour si tu montrais ta croupe  
À la face du monde à ces volcans à ces boucs  
Ils s'échaufferaient les maracas à la moiteur du souk.

Et moi oiseau de nuit que la lune rousse flétrit  
Je danse tes empreintes déchirées et brunies  
Je sombre d'infortune je suis l'eau basse du puits  
Tantôt le corps chancelant tantôt le cœur occis

Témoins désastreux les cris et les blasphèmes  
Sang bleu et veine rouge qui choquent et s'entremêlent  
Panier d'oraison crevasses du temps même  
Un limbe encéphale une pluie une grêle un gel

— Silence —

**ANDRÉ**                    Alors ?

**MADELEINE**            J'adore.

**SOLANGE**                C'est beau, hein ?

**ADRIEN**                 Étonnant...

**RAYMOND**              Il y a un titre ?

**ANDRÉ**                    C'est de la poésie nouvelle vague. On ne titre plus. Ça enferme  
le propos.

**MAURICE**                Tu devrais faire de la politique.

**SUZANNE**                En tout cas, on peut dire bravo.

**AUGUSTIN**              Oui... bravo.

**TALMONT** — *qui profite d'un silence.*                    Je peux ? Je servirai le souper sous la véranda.



- RAYMOND** Oh non... pourquoi pas ici ?  
Un petit service à l'assiette, madame Talmont.
- TALMONT** Ça me fait trop d'allers retours.
- CHARLOTTE** Ça la fatigue. Ce n'est pas difficile à comprendre, *finally*.
- RAYMOND** Quoi! J'ai travaillé comme un dingue toute la semaine, j'ai bien le droit de dire ce que je veux, non !
- MAURICE** Moi aussi j'ai travaillé, monsieur. La France entière a travaillé. Et ce soir, la France entière mange sous la véranda, c'est comme ça.
- RAYMOND** C'est débile.
- MAURICE** C'est un point de vue.
- RAYMOND** Quand même, on est à quoi... Vingt pas de la véranda, vingt cinq.
- ANDRÉ** Trente sept, trente huit. D'où tu es, tu comptes un bon trente neuf.
- SOLANGE** C'est vrai. Il a compté.
- RAYMOND** Je propose le remplacement d'une Talmont vieille par une Talmont jeune. Voir très jeune. Comme ça on pourra bouffer où on veut.
- MADELEINE** On ne touche à rien. Remplacer madame Talmont ce serait comme... Comme remplacer la maison.
- MAURICE** Il ne faut pas exagérer.
- CHARLOTTE** C'est là ton problème Maurice. Tu n'exagères rien. Tu es insipide. *Inspid*.

- MAURICE** Je dissimule. *Dissimil.*
- SUZANNE** Je pense à haute voix... Madame Talmont s'ennuie, ça la ramollit, alors je me suis dit : Si nous engageons un jardinier pour lui tenir compagnie.
- AUGUSTIN** N'importe quoi, il n'y a pas de jardin ; Madeleine est allergique.
- SUZANNE** Ce n'est pas l'important. Il n'aura qu'à s'occuper d'autre chose. Le petit bricolage par exemple. Il y a sans arrêt du petit bricolage.
- ANDRÉ** Dans ce cas c'est un bricoleur, pas un jardinier.
- SUZANNE** Un jardinier ce serait mieux.
- RAYMOND** Pour jardiner, oui, pas pour bricoler.
- SUZANNE** Même. Moi je préfère.
- MAURICE** Suzanne : Pour bricoler il faut un bricoleur. Pour ramoner, un ramoneur. Pour administrer... Pour administrer il faut un administrateur. Pour piloter, un pilote. Pour tapiner, une prostituée. C'est bon ?
- ADRIEN** Là, j'interviens car ce n'est pas tout à fait exact. J'ai connu une boulangère qui tapinait... En amateur bien sûr.
- MAURICE** Bien sûr.
- ADRIEN** Ce qui ne l'empêchait pas d'être douée.  
Et très au point question sodomie.
- MAURICE** Je te fais confiance. J'expliquais à Suzanne.
- MADELEINE** Puisque vous insistez pour avoir mon avis, sachez que suis d'accord pour l'idée du jardinier. Qui connaît le langage des fleurs sait parler aux dames.

**CHARLOTTE** Oui. Yes. Au crépuscule, ils seraient les deux, *he and she*, sur le perron. Il lui passerait la main dans les cheveux, lui dirait qu'il l'aime, *I love you my princess*, l'embrasserait... Sans la quitter des yeux, il lui retirerait ses vêtements.

**AUGUSTIN** Sur le perron ?

**CHARLOTTE** Elle le caresserait. Il lui rendrait ses caresses. *You feel me good*. Allongée, elle s'offrirait à lui comme la fleur au soleil. *Flower and sun*. Alors il entrerait en elle avec douceur et retenue. Une autre fois, *maybe the next day*, dans le hangar, elle viendrait le tenter. Il la prendrait sauvagement. Elle crierait. Il râlerait.

**MADELEINE** Vraiment, quel enthousiasme ! C'est merveilleux, Charlotte, ta petite histoire. Je m'« absinthe » un instant, voulez-vous.

**AUGUSTIN** Tes absinthes se répètent. Le fruit pourri. Attention Madeleine.

**MADELEINE** Sois bien sûr, Bichon, que de nous deux, je serai la première à fleurir la tombe de l'autre. Santé tout le monde.

— Elle sort. —

**AUGUSTIN** Elle est charmante. Un vrai bonheur.

**ADRIEN** Je crois qu'il serait prudent de demander son avis à la principale intéressée. L'avis de madame Talmont. Peut-être n'aime-t-elle pas les jardiniers. Peut-être préfère-t-elle les livreurs de charbon, plus racés, ou les facteurs, plus volages. Qui sait ?

**SUZANNE** Quand même, le jardinier c'est main verte et cœur tendre.

**AUGUSTIN** La main, qu'elle soit verte, bleue ou jaune, une fois qu'elle est dans la culotte, elle est dans la culotte.

**RAYMOND** À son âge...

**MAURICE** Justement, à son âge on ne choisit plus la couleur de la main.  
Un bricoleur, ça ira très bien.

**SOLANGE** Un bricoleur, c'est quoi comme couleur ?

— *Les regards se tournent vers Solange. Silence.* —

**ANDRÉ** Non, ce qu'il lui faut c'est un ami, un compagnon.

**RAYMOND** Un chien.

**CHARLOTTE** La femme veut un amant. Quand est-ce que vous allez comprendre ça. Pas un compagnon. *Heaps of lovers.*

**SOLANGE** À moins qu'il la prenne souvent.

**CHARLOTTE** Dans ce cas... c'est un amant.

**SOLANGE** Ben oui.

**MAURICE** On a de quoi payer tous les jardiniers et les bricoleurs du monde pendant cent ans. Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

**SOLANGE** Les jardiniers à droite, les bricoleurs à gauche.

**MAURICE** Je sens que ça va m'énerver.

**SOLANGE** Par exemple, s'il y a plus de jardiniers, ce sont les jardiniers qui...

**MAURICE** C'est bon on a compris.

— *Tous choisissent leur camp. Sauf André, qui se tient à l'écart.* —

**ADRIEN** André ?

**ANDRÉ** Je me tâte.

**AUGUSTIN** C'est sûr, la poésie ça n'entretient pas l'esprit de décision.

**ANDRÉ** Tu sais que je pourrais te casser le... nez.

— *Madeleine apparaît, titubante.* —

**MADELEINE** Madame Talmont est tombée dans la cuisine.  
Elle ne bouge plus du tout.

**RAYMOND** Bon dieu !

**MAURICE** Merde !

— *Raymond et Maurice se précipitent.*

*Madeleine s'accroche au bras de Maurice et rit bêtement.* —

**MADELEINE** Je blague.

— *Tous regardent Madeleine, navrés.* —

**MADELEINE** À table !

— *Ils sortent les uns après les autres. Vacillante,*

*Madeleine s'approche du gramophone et met le disque « Ah quelle gare, ça roule »\*.*

*Puis elle rejoint un fauteuil et se laisse crouler.* —

FIN

**Note**

« Ah quelle gare : ça roule » (Hornez – Moretti) orchestre  
Alfaro Colombo, refrain chanté par Léonce

**Colophon**

*Composé en Proxima Nova (Mark Simonson)*

*Direction artistique de la collection : Atelier Fp7*

*Design graphique : Aurélien Jeanney, Vanille Abdelnour, Johanna Grandgirard*